

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 44

Artikel: Beurre et pain
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193890>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nombreuse, n'a pu subvenir à ses besoins, vu l'état de nullité dans lequel l'industrie de ces pays était tombée.

La famine, dans ces contrées, succéda à la disette, traînant à sa suite toutes les horreurs qui l'accompagnent. Des villages entiers furent abandonnés. Leurs habitants, fuyant la terre ingrate qui ne pouvait plus les nourrir, se répandaient en troupes dans les contrées voisines avec le délire de la mort, cherchant des personnes compatissantes qui pussent soulager la faim dont ils étaient dévorés. Tous les efforts généreux des citoyens des villes environnantes ne pouvaient suffire aux besoins de tant d'affamés. Dans leur désespoir, les uns broutaient l'herbe naissante, d'autres déterraient les cadavres d'animaux pour en faire leur nourriture. Semblables à des fantômes, hommes, femmes, enfants, traînaient leurs corps pâles et défigurés dans les campagnes et sur les routes pour chercher ces mets dégoûtants et malsains.

Ce fut alors que M. Zollikoffer, pasteur de Saint-Gall, publia une brochure intitulée : *Appel aux Suisses*, etc., dans laquelle il rendait compte des maux sans nombre qui affligeaient ces contrées, et appelait en leur faveur les secours charitables des confédérés des autres cantons. L'appel de cet homme de bien fut aussitôt entendu : De tous les points de la Suisse, des secours considérables furent adressés aux comités de bienfaisance des cantons si affreusement éprouvés, dont les habitants furent ainsi arrachés à une mort presque certaine.

Ces moyens furent encore considérablement augmentés par la magnanimité généreuse d'Alexandre I^{er}, empereur de Russie, qui, informé de tant de malheurs, fit remettre cent mille roubles par son ambassadeur en Suisse pour le soulagement de ces mêmes cantons ; ils le furent aussi par d'autres valeurs provenant de souscriptions recueillies dans plusieurs villes du nord de l'Allemagne et de Russie. Toutes ces sommes réunies formèrent un capital suffisant pour assurer l'existence de tant d'infortunés jusqu'aux récoltes de l'année suivante. »

Au Cercle.

Un de nos lecteurs nous adresse les lignes suivantes :

Monsieur le « Conteur »,

Je ne puis résister au désir de vous raconter le petit incident qui s'est passé l'autre jour au cercle dont je fais partie. C'était neuf heures du matin, et je venais de m'apercevoir que mon portemonnaie, dont je m'étais servi la veille au cercle pour payer une consommation, n'était plus dans ma poche. Ma première idée fut que je l'avais oublié dans

cet établissement, où je courus le réclamer. Il contenait au moins 80 fr.

— Dites-moi, fis-je au garçon, occupé à balayer le local, je dois avoir oublié ici mon portemonnaie, hier soir... N'avez-vous rien vu ?

Et voulant se donner un air malin, il me répondit :

— J'sais pas, m'sieu... faudrait voir... c'est possible.

— Voyons, l'avez-vous, oui ou non ? repris-je impatienté.

— Eh bien, oui, que je l'ai ; tenez, le voilà tel que tel, je ne l'ai pas seulement ouvert.

— Très bien, mon ami, vous êtes un brave garçon.

Et je lui glissai une pièce de 2 fr. dans la main.

Alors tout rayonnant :

— Merci, m'sieu, merci !... Mais vous avez tout de même de la chance que je l'aie trouvé avant que ces messieurs viennent !

Cette ingénuité m'a paru assez comique pour égayer un instant vos lecteurs. Si vous en jugez autrement, veuillez la mettre au panier !

Agréez, monsieur le rédacteur, etc.

Un de vos lecteurs.

A toute femme en deuil.

Sous ce titre, un magasin de Paris qui a pour enseigne : *Au Camélia*, publie dans un almanach cette amusante réclame pour ses articles de deuil :

Parmi les magasins vantés de notre ville, Je veux en chanter un dont le mérite est grand. Et si je le distingue ici même entre mille, C'est parce qu'entre mille il est au premier rang.

Mais qui donc ne connaît à ses panneaux d'ébène, Ce magasin de deuil, malgré tout si coquet, Où toute femme au jour du malheur est certaine, En peu d'heures d'avoir un joli deuil complet.

On trouve au *Camélia*, choix sérieux, immense, D'articles très divers pour deuil et demi-deuil. Et de quoi contenter aussi bien l'opulence Que celles dont le rang n'inspire pas d'orgueil.

Vous avez le manteau, vous avez la fourrure, La jupe, les bijoux, la robe et le chapeau. Le long voile et le crêpe, ainsi que la coiffure, Couronnes pour les morts et tout cela fort beau.

Cette maison depuis longtemps se recommande, Par un assortiment d'étoffes de grand choix, Et par les vêtements qu'elle fait sur commande : Qualité, façon, coupe, elle a tout à la fois.

Dans ce grand magasin où coule bien des larmes, Autant qu'on peut le faire on cherche à les tarir ; On conserve à la femme, et c'est juste, ses charmes, Belle il faut qu'elle soit jusque dans le soupir.

Oui, pleurez, honorez vos morts, c'est salutaire ; Mais ne négligez pas le reste pour cela, D'autres êtres chéris sont encor sur la terre, Et vous devez aussi des devoirs à ceux-là.

Habillez-vous en noir, c'est une mode sage, Mais que ce soit toujours dans le suprême goût. Au *Camélia*, madame, allez, je vous engage, Pour deuil et demi-deuil, vous trouverez de tout.

Cein que c'est què lè menistrès et lè z'avocats.

Dou vilhio z'amis qu'aviont z'ao z'u recordà einseimblio pè Lozena, dein l'ao dzouveno teimps et que ne s'étiont pas revus du 'na vouarba, sè reincontront on dzo per hazà et sè demandont coumeint cein va per tsi leu.

— Diéro as-tou z'u d'einfants ? se ion fà à l'autro.

— Y'é z'u dou valets.

— Ah bon ! Et que font-les ?

— Eh bin, y'ein a ion que prèdzè la justice et l'autro que l'eimbrouillè.

Su la pliace d'armès.

On instruteu, on vilhio bordon, fasàl exerci on ploton su la pliace d'armès, decoutè lè casernès, quand on sordà sè met à cratchi perque bas.

— Qu'est-te que cein vao derè, fà l'instruteu ein vouâteint lo gaillà ? veingt-quatre hàorès dè salla dè police ào mimerò cinq, po avai cratchi su lè reings ; on n'est pas ice dein on sàlon ! Garde à vous !

Lo bovàiron et lo sèlao.

On bovàiron qu'amavè lo tsaud dào lhi, ne poivè pas frou lo matin. Cein sè pao assebin que cé pourro valottet avai la frougne, que l'est qu'on est tant eintoupenà, qu'on n'est pas fotu dè sè levà quand bin on est on bocon reveilli. Et pi vo sèdè qu'à cé adzo lè bouébo ont lo sono pèsant et que pàovont laissi lo reldozo fèrè lo tor dào cadran sein botsi dè sonica, et que lè faut reveilli s'on lè vao fèrè levà.

On matin que lo maitrè dào bovàiron ein quuestion étai eimbètà dè cein que l'étai tant tardi, lo va crià, et coumeint l'étai on pou bordon, lài fà :

— Tsanero dè tsaropa que t'ès, tâtse vâi dè tè dépatsi ! n'as-tou pas vergogne dè restà à lhi quand y'a mé dè duè z'hàorès dè teimps que lo sèlao est levà !

Lo bovàiron, qu'étai on petit bougro alleingà, lài repond, ein sè frottant lè ge :

— Eh bin, noutron maitrè, se lo sèlao sè làivè devant dzo, grand bin lài fassè ; mà por mè diabe lo pas que lo pu fèrè !

Beurre et pain.

Un boulanger achetait d'un paysan tout le beurre que celui-ci lui apportait.

Un jour, le boulanger exprima des doutes sur le poids des *matoles* de beurre, qui devaient peser trois livres chacune. Il se mit donc à les peser et, à chaque livraison, il constata plus ou moins de déficit. Enfin il perdit patience et porta plainte contre son vendeur.

Le juge appelle ce dernier devant lui.
— Avez-vous des balances? lui demanda-t-il.

— Oui, monsieur le juge.

— Et des poids?

— Je n'en ai pas.

— Comment alors pouvez-vous peser votre beurre?

— C'est bien simple, répond le paysan. Depuis que le boulanger m'achète du beurre, je prends mon pain chez lui. La miche est de trois livres, et c'est son pain qui me sert de poids pour peser mon beurre. Si le poids n'y est pas, c'est sa faute et non la mienne.

Le paysan fut acquitté.

On sait qu'un modeste monument rappelant la mémoire de Louis Favre, l'entrepreneur du Gothard, a été inauguré l'autre jour, sur la place de la nouvelle poste à Genève. M. Turettini, président du Conseil administratif, a prononcé à cette occasion un discours dans lequel nous avons remarqué ce passage :

Il y a quelques semaines, Chêne-Bourg était en fête, célébrant la gloire d'un de ses enfants: mais, aujourd'hui, dans cette manifestation plus modeste, nous ne devons pas oublier ses utiles collaborateurs, MM. Rambert et Bossy, et M. Maunoir, ancien conseiller administratif, qui ne sont plus.

Nous ne sachons pas que M. l'avocat Rambert soit mort: nous aimons à croire, au contraire, qu'il se porte à merveille.

BIEN-AIMÉ

PAR

Jeanne FRANCE et A. MAGNIER

II

— Mère chérie, vous ne voulez pas, sûrement, voir votre enfant malheureuse, suppliait Isabelle toute éplorée sur les genoux de sa mère. Il n'y a pas de raisonnement, d'argument contre lui. N'est-il pas toujours, ce Paul que vous n'avez cessé d'estimer, d'aimer, j'ose le dire, un peu comme un membre de notre famille?

— Oui, un peu comme un parent... Mais nous n'avons nullement en garde contre une prétention si hardie... j'ai eu tort de ne pas veiller plus tôt...

— Il eût fallu y veiller de tout temps, m'empêcher de connaître Paul. Le connaître, l'aimer, pour moi c'est tout un. C'est pourquoi aucun indice révélateur n'a pu le mettre en garde. Tu n'as jamais pu apprécier l'anormal: il ne s'est pas produit. Pour nous aimer, nous n'avons pas eu à changer, mais à progresser un peu chaque jour.

— Mais c'est pur enfantillage, ma fille! une de ces amourettes qui passent sans que l'on s'en aperçoive. D'autres, non moins aimables, partis plus avantageux, se présenteront... se présentent déjà. Qui te dit qu'un autre ne serait pas aussi aimant, aussi aimé?

— Parce que c'est Paul que j'aime. Parce que je ne veux pas d'autre espoir que d'être

à lui. Parce que je l'aime plus que tout au monde...

— Oui... Plus que ta mère!

— Oh! pardonne, mère chérie, toujours aussi chérie! pardonne cet aveu; mais il a pris une autre place sans prendre la tienne. Cette place, la première peut-être, est bien à lui. Je l'ai toujours aimé comme le frère que j'aurais voulu avoir; et maintenant c'est plus... Séparer notre destinée, ce serait doublement la briser.

— Pauvre enfant! Je sais de qui tu tiens... C'est ainsi que moi aussi j'ai voulu ton père! avouait Mme Bordot, émue à ce souvenir, à cette comparaison.

— Mère chérie, promets-moi d'intercéder auprès de mon père!... Si tu le veux bien, il t'écouterait, acheva Isabelle suppliante, en la voyant touchée.

M. Bordot, bientôt instruit, ne se rendait pas à l'intercession de sa femme, aux projets imprévus de sa fille; il avait les siens, à lui, qu'il lui coûtait d'abandonner.

Sans violence, comme sans hostilité réelle, il résolut d'employer une prudente temporisation, tous les moyens de distraction et de persuasion qui semblaient s'offrir d'autre part.

Le jeune vicomte de Pontvarin venait précisément de faire les premières ouvertures pour être agréé auprès de la jeune fille.

C'était un gentilhomme accompli, d'un esprit et d'un extérieur distingués; en un mot, un homme séduisant et honorable, de vieille noblesse limousine.

M. Bordot fondait beaucoup d'espoir sur les avantages du nouveau soupirant, qui, d'ailleurs, lui paraissait sincèrement épris.

Isabelle, récemment rentrée de pension, n'avait pas encore réellement fait son entrée dans le monde. Un élément de distraction se présentait donc naturellement. On allait profiter de la fin de la saison d'hiver pour la lancer dans le cercle des relations amies.

Une série de fêtes la mettait fréquemment en présence du jeune vicomte. Déception pour celui-ci, ennui pour elle. Autant il se montrait empressé, autant elle était visiblement indifférente, presque antipathique, semblant deviner l'écran interposé entre elle et le fiancé de son cœur.

Elle sentait instinctivement que sous ces hommages, tous ces entraînements mondains avaient pour but cherché de la dérober à la pensée du cher absent, qui en ce moment travaillait vaillamment à conquérir ses titres de docteur en médecine.

Réfractaire à cette influence, elle y résistait spontanément, de toutes les forces de son cœur; victime entraînée, mais non résignée au sacrifice.

Et les mois s'écoulaient dans le statu quo d'une mutuelle expectative, elle tombait enfin dans un état de langueur peu à peu inquiétant.

Le médecin consulté conseillait les voyages et les bains de mer. La saison approchait, précieuse circonstance, suivant la tactique de M. Bordot.

Un jour, en présence d'Isabelle, il s'entretenait avec le vicomte de ses projets de villégiature et, comme par hasard, il se trouvait que l'un et l'autre avaient fait élection de la même plage, la plage tranquille de Fécamp, où l'on aurait l'agrément de se retrouver journalièrement « entre amis. »

La jeune fille n'était nullement dupe de cette prétendue coïncidence du hasard. A bout de résistance, elle résolut à cette occasion de brûler ses vaisseaux.

— Père, dit-elle avec calme et fermeté dès que se fut retiré le vicomte, je vous demanderai comme une grâce de m'épargner cette saison d'eaux.

— Comment! comment!... Mais puisque c'est la prescription du docteur. N'est-ce pas d'ailleurs une agréable distraction, toujours désirée?

— Non, pas en compagnie de M. de Pontvarin. Je ne puis guère me dissimuler le mobile de ses assiduités, et je dois vous déclarer que je ne suis pas disposée à m'y prêter.

— Etrange, étrange enfant! Quels griefs si graves peux-tu avoir contre ce gentilhomme dont les intentions, telles que tu l'insinues, ne peuvent être que flatteuses?

— Je n'ai contre lui d'autres griefs que sa propre méprise à mon endroit. Je ne lui reproche que de ne pas être celui auquel appartient mon cœur, ou plutôt de ne pas comprendre qu'il ne peut être celui-là.

— Ah oui! une amourette en miniature, un désespoir de petite fille!... Mais, mon enfant, tout cela passe comme le goût des poupées. Il faut y mettre un peu de bon vouloir, secouer cela. Voyons, soyons justes: M. de Pontvarin ne vaut-il pas au moins ton Paul Fernel?

— Que peuvent être pour moi les mérites de votre ami, si je suis incapable de les apprécier? Pour moi, ce personnage n'existe pas, je l'abandonne à la foule des inconnus; et c'est encore de la générosité, car ses chibissions me le rendent moins qu'indifférent.

Pardonnez-moi cette relative insoumission. Je suis désolée de contredire ainsi vos volontés; mais les miennes sont fixées, à jamais fixées. Si vous me refusez à Paul, je me soumettrai à votre décision; mais, cher père, vous êtes ainsi l'arbitre de ma destinée heureuse ou malheureuse.

Elle parlait avec le calme triste des grandes résolutions, sans larmes, sans véhémence; toute sa physionomie révélait l'empreinte d'un chagrin constant, confirmait la sincérité de ses paroles, mieux que n'auraient su le faire les accès les plus violents, les plus désordonnés.

M. Bordot avait, avec un esprit large, un véritable cœur de père. Voyant Isabelle prête au désespoir, toute résolue et virile, il l'attira à lui, l'embrassant avec une tendre effusion.

— Non, mon enfant, je ne veux pas te rendre malheureuse, tu auras celui que tu aimes!

— Cher père! murmura-t-elle, sanglotant de bonheur.

En voyant pleurer devant lui les deux femmes, irrésistiblement dominé, lui aussi, par l'émotion, il sentit deux grosses perles humides couler le long de ses joues.

Sa femme et sa fille tombèrent dans ses bras, écrasées de joie attendrie, et lui, muet, contenait ainsi, dans cet embrassement, la somme de son amour et de son bonheur.

(A suivre).

Le Tsar à la chasse de l'ours.

Dans les forêts profondes de la Russie septentrionale apparaissent des ours d'une force et d'une grandeur peu com-